

SOUS L'INFLUENCE DE L'AUTRE

Frédéric Jésus

- 1 -

Je n'ai pas le sida. Pas encore. Je ne suis ni assez riche, ni assez nègre, ni assez célèbre, ni assez cultivé. Tout juste un peu juif, par ma grand-mère, mais du côté paternel et de toutes façons, de l'avis des quelques spécialistes que j'ai eu l'occasion de déposer au Palais des Congrès, il ne faut rien attendre de ce côté-là.

Ce n'est pas bien grave. Certains m'envieraient même. Mais je ne suis plus très jeune non plus, et mon destin commence à s'essouffler. Certains soirs, lorsqu'après le repas familial je garnis les entrailles en inox du lave-vaisselle, ou certains matins en m'installant pour la journée au volant de mon taxi Mercedes, je tente un coup d'œil circulaire à l'intérieur de mon existence et je me déssole de n'y jamais découvrir de nouveaux reliefs. Aucune raison de continuer à vivre. Aucune occasion non plus de mourir bravement. Les dés roulent sur un tapis au feutre râpé par l'habitude des 411, 422 et autres 321 qui s'y sont succédé. Ma femme est admirable, et toujours désirable. Mes enfants sont charmants ; ils font la joie de leurs grands-parents. Lola, ma maîtresse, est docile et ne veut pas d'autres amants que son ex-mari et que moi-même. Ma Mercedes diesel est amortie depuis un an et je réussis à faire assez d'économies pour aller passer les prochaines vacances en famille sous le soleil des îles. La définition de mon poste T.V. est meilleure depuis que la ville a adopté la fibre optique. Et je n'ai pas le sida.

Sans doute ne suis-je pas même "séropo", pour parler comme les clients branchés — assistants ou petites amies des députés européens, musiciens de jazz hispano-scandinaves — que je véhicule entre la gare, l'aéroport, le siège du Parlement et les hôtels en marbre et moquettes de haute laine, et aussi ces villas luxueuses des faubourgs où se donnent les soirées champagne et cocaïne et où, à ce que je crois comprendre, on tue le temps en enterrant tel dossier et en y ranimant tel autre. Il est vrai que notre bonne ville de Strasbourg — où je suis né, ainsi que mes enfants, et avant nous mes parents, mes grands-parents et encore plusieurs branches d'aïeux — que cette "cité opulente et prospère", comme le soulignent à l'envie les dépliants touristiques, "carrefour du monde latin et du monde saxon", comme le répètent ceux de mes clients qui ont lu les dépliants touristiques lorsque, protocolairement, ils viennent accueillir à l'aéroport ou à la gare tel ou tel potentat de passage, oui il est vrai et vérifiable que Strasbourg suinte l'ennui depuis les hauteurs de la tour veuve de

sa cathédrale jusqu'au sous-sol de ses pharmacies, il est vrai et vérifié qu'on ne compte plus beaucoup de badauds, ni sur les rives niaises et brumeuses des canaux de sa "Petite France" ni aux comptoirs des bars de son centre-ville, lorsque retentit dans les foyers — le mien compris — le générique du "Journal de vingt heures".

Or l'ennui, dans nos villes de province, fussent-elles semi-capitales européennes, se nourrit de ragots dès qu'on veut le tromper, et je ne souhaitais pas troubler le confort mérité de ma femme, ni celui de Lola. Aussi lorsque, mu par l'espoir que la force du doute allait peut-être réussir à bousculer pour de bon l'histoire de ma vie, je me décidai un beau jour à passer à l'action, c'est jusqu'à Colmar que je poussais ma Mercedes vide de client. J'y avais choisis au hasard dans l'annuaire les adresses d'un médecin de quartier et d'un laboratoire, auprès desquels je me fis prescrire et pratiquer des tests sérologiques. Puis, quelques jours plus tard, délicieusement fébrile bien qu'au fond sans illusion, j'y revins m'en faire refuser par une laborantine narquoise mais délivrer par un médecin cupide les résultats banalement négatifs.

Sur le chemin du retour, je lançais dans le rétroviseur des regards chargés de dépit et de haine en direction de ce chauffeur de taxi dont le rictus insipide que découvraient ses lèvres me paraissait fait à peu près du même émail que celui d'un couvercle de lave-vaisselle.

- 2 -

Ou plutôt, si je me souviens bien, c'est le chauffeur de taxi qui me torpilla en ricochet d'un bref — pas si bref, mais froidement ajusté — coup d'œil insolent.

Enfant, j'étais déjà, plus qu'intrigué, captivé par ce petit rectangle de miroir qui, sur le spectacle panoramique du paysage où fonçait le break Peugeot de mes parents, projetait un échantillon, modeste, actif, toujours mouvant, du paysage que nous venions d'abandonner. "Ces rétroviseurs", me dis-je plus tard, devenu adolescent et m'enfuyant de l'enfance à grandes pétarades de vélomoteur, "offrent vraiment matière à réflexion". Je ne vis pas vraiment que, par ce calembour sommaire, s'ouvrait la probabilité d'autres carrefours de sens, chaque fois moins interdits, au hasard des trajectoires de la vie. Et, m'abstenant désormais de consulter le chemin parcouru, je m'arc-boutais sur le guidon, ivre de vitesse et de mépris pour les feux rouges.

Mais plus tard, au volant de mes taxis, je découvris assez vite que le petit miroir en haut du pare-brise était comme un écran ouvert en permanence sur une vraie

comédie humaine. Parfois même, la comédie parut divine : ne m'y fut-il pas donné d'y découvrir pour la première fois le visage de ma femme puis, quelques années plus tard, celui de Lola ? Pour le reste, les improvisations des clients s'y succédaient, selon un ordre et une logique parfaitement aléatoires.

Dans ce métier, il n'y a pas de juste milieu. Ou bien le dialogue est réduit au strict utilitaire : le client annonce sa destination en début de course, j'annonce le tarif en fin de course, l'éventuel pourboire est un point de suspension qui n'introduit que trop tard un peu de perspective. Ou bien le dialogue s'établit, pour quelque motif et sur quelque thème que ce soient, et c'est d'emblée, exclusivement, les yeux dans les yeux par l'entremise du fameux rétroviseur. Le bougre de petit miroir est à ce point complice de ce détournement de fonction qu'il continue à prêter ses offices lorsque la circulation se fige, à l'occasion d'un feu rouge ou d'un embouteillage, et parfois même pendant que je double un autobus.

J'ai dit : "les yeux dans les yeux", mais évidemment c'est incomplet. De par sa position dans l'habitacle, mon passager, ma passagère, détiennent en supplément un libre point de vue sur ma nuque, sur mon crâne, sur mes épaules, sur mes mains posées sur le volant, sur mes cuisses. Certains, certaines, s'adonnent manifestement à l'exercice de ce privilège. De mon côté, le rétroviseur m'ouvre, en plus des yeux, à la contemplation de l'ensemble du visage, de la gorge et du buste. Combien de colliers précieux, combien de décolletés non moins précieux, combien de foulards poitrinaires, aussi, n'ont-ils pas absorbé mon attention jusqu'à me conduire, jusqu'à nous conduire, aux franges extrêmes de quelques collisions ? Il y a aussi les effluves de parfums, auxquels je suis depuis toujours sensible.

Récemment, un article sur le sida, découvert dans un magazine oublié sur la banquette arrière par un client distrait, ou indifférent, en tout cas particulièrement silencieux, m'instruisit du joli nom que les hommes de science attribuaient à l'agent de cette impertinente maladie : rétrovirus.

Rétrovirus ! Je me surpris aussitôt à considérer sous un nouvel angle mon vieux complice du pare-brise. Décidément, malgré l'âge et le métier, les "carrefours de sens" n'avaient pas encore perdu tout espoir de s'offrir à me dérouter au coin des mots. En même temps, un furieux malaise s'empara de moi, comme celui du fumeur repentini saisi par l'ardente nostalgie du suicide ou, mieux, comme celui du fumeur invétéré qui approche de sa cigarette un briquet réduit, par épuisement de son essence, à ne fournir que des étincelles et qui oublie de remarquer à quel point, pourtant, ces éclats sont remarquables.

- 3 -

Toujours était-il qu'un polyglotte et agressif autocollant, apposé sans équivoque sur les vitres des deux portes arrière et sur le tableau de bord, annonçait en lettres rouges que les clients étaient instamment priés de s'abstenir de fumer dans le taxi. C'était bien ma chance ! J'étais là, vrillé sur la banquette, à triturer le duplicata des examens de laboratoire dans la poche de mon veston ; à méditer, la bouche sèche, sur le choix que j'avais de qualifier de "satané" ou de "sacré" l'animalcule dont venaient de m'être révélés le coup d'état, sournoisement rétroviral, qu'il avait opéré à mon insu au plus profond de mon sang et de mon sperme et le fatal empire sur tout mon être qu'il s'était assuré de la sorte ; j'entendais cliqueter sans pudeur les chiffres du compte à rebours au cadran de ma vie ; et il aurait encore fallu que, tout au long des soixante-dix interminables kilomètres qui me ramenaient maintenant de Colmar à Strasbourg, je participe aux lubies hygiénistes d'une société humaine où je ne me sentais déjà plus figurer qu'en pointillé !

Un œil mauvais désormais braqué sur l'allume-cigare, je fouillais par bravade mes autres poches à la recherche de mon paquet de cigarettes. En vain. Oublié sur dieu sait quel comptoir. C'était pire. Je ne palpais, amer, que mes deux passeports, le luxembourgeois et l'espagnol, dont je m'étais muni à tout hasard, et d'ailleurs inutilement, pour faire valoir mes droits — mes droits ! — à la caisse du laboratoire de Colmar. Car ainsi le destin des bouffons internationaux est-il consigné : trop connus à Babel, mais anonymes à Gomorrhe...

Et cette ventripotente Mercedes qui n'avancait pas ! Mais étais-je encore pressé, et par quoi ? Ou plutôt : ne l'étais-je pas plus que jamais ? Mais par quoi ? Les nerfs attisés par l'impossibilité de fumer, je me mis à fulminer, à marmonner et à mordiller de méchantes syllabes, à découvrir pour finir dans les recoins de ma conscience un pauvre anagramme qui, sous l'effet alchimique de la colère, du désespoir et du bouillonnement de la salive revenue, transmuta soudain le mot "sida" en ses dérivés sadiques...

A défaut d'autres victimes disponibles, je lançai enfin dans le rétroviseur, en direction du chauffeur, une salve de regards chargés de dépit et de haine, à haute teneur séropositive supposée. Le bonhomme me torpilla en ricochet d'un bref — pas si bref, mais froidement ajusté — coup d'œil insolent. J'imaginai la vie du gaillard. Il était aisé de deviner d'où lui venait sa belle santé. Blasé par l'expérience de conduire incognito, d'un point à l'autre de leur existence, des quidams qu'il ne choisissait pas plus qu'ils

ne le choisissent eux-mêmes, instruit par ce qu'il apprenait à ces occasions du caractère aussi impérieux que fugitif de leurs désirs, rompu à l'art de se laisser reléguer par eux et avec eux, à l'issue de la prestation, dans le fourre-tout de l'amnésie, le brave homme n'avait guère de difficulté à piloter en souplesse, au fil de ce climat semi-continental qui déstabilise la garde-robe trop sophistiquée des mondains de mon espèce, le passage de l'anorak et des chaussures molletonnées d'hiver au tricot de peau et aux sandalettes d'été. De toute évidence, ce type était depuis longtemps détaché des apparences. J'en déduisais facilement le reste...

Enfin arrivé à Strasbourg, je me fis déposer en vieille ville à la porte de la maison où, depuis notre divorce, loge mon ex-femme. Arrivé là, le chauffeur parut troublé, alors même qu'en sus du prix de la course je lui tendais un généreux pourboire, dont je souhaitais qu'à la façon des deniers remis à Judas il fût frappé au coin de la trahison et de la pitié, mais qu'il empocha machinalement, sans me quitter des yeux dans le rétroviseur.

- 4 -

Le plus étonnant, cher docteur — puisque vous venez de m'encourager à vous remettre ces feuillets, puisque vous voulez découvrir sur le papier ce que je ne peux pas vous dire dans les yeux — , le plus étrange selon moi relève évidemment du matin qui a suivi mon retour de Colmar.

Lorsqu'en effet je m'éveillai, les seules certitudes disponibles me vinrent d'abord de ce que les volets par où se glissait la lumière de l'aube étaient ceux de la chambre de Lola, ensuite de ce que j'étais allongé dans le lit de Lola, enfin de ce que, douce occurrence, le corps nu et chaud de Lola l'était aussi, collé contre le mien. Ces premiers constats auraient dû suffire à m'alerter puisqu'il était parfaitement exceptionnel, au point où en étaient nos relations, que je passe toute la nuit avec elle. J'étais pourtant là, pas mécontent au fond, mais feignant d'emblée le détachement envers la situation, quoiqu'excité encore et déjà par la présence de Lola, par la possibilité d'une tasse de café qu'elle partagerait avec moi avant même de s'habiller. Disons que, sans trop savoir pourquoi, je m'efforçais de mettre prudemment à distance ce nouveau matin qui venait gratter à la fenêtre. Mais l'instant d'après, vaincu, je me résignais pourtant à ouvrir avec l'habituelle maussaderie de base le procès de la journée à venir, dores et déjà présumée coupable, tasse de café ou pas, de vouloir tenir ses promesses en matière de routine.

Bref, je lisais sur ces murs de circonstance que l'ennui restait à l'ordre du jour lorsque brutalement, sans préambule, jaillie tout droit des désordres de la nuit, une question vint comme un feu follet incendier le pauvre buisson des certitudes ; et, aussitôt, l'horizon flamba. Qui étais-je donc en me réveillant ce matin : ce chauffeur de taxi qui venait de se rêver diplomate, ou bien ce diplomate qui venait de se rêver chauffeur de taxi ?

D'un point de vue philosophique, la question était aussi classique que vertigineuse. Or il ne s'agissait pas ici de quelque spéculation à l'état pur, mais bel et bien de l'expression d'un doute immédiat, total, imparable, et — le comprendrez-vous maintenant, docteur ? — toujours actif, trois jours après, malgré vos médicaments et peut-être même à cause d'eux. De ce doute résultaient, en pratique, quelques difficultés majeures.

Tout d'abord, comment lutter contre le vide et le froid qui, comme par l'effet d'un venin sidéral, commençaient à s'infiltrer quelque part entre ma gorge et le plus profond de mon sentiment d'être ? J'avisai une veste accrochée au dos d'une chaise, une veste d'homme. Je n'en voyais pas d'autre. Je décidai donc qu'il s'agissait de la mienne. Je m'extrayais du lit — Lola soupira, mais ne se réveilla pas — , j'attrapai la veste et m'en couvris les épaules, ce qui ne me réchauffa guère. Je ne savais plus si, dans ce genre de situation, j'avais ou non le réflexe d'allumer une cigarette, ni même si, en général, je fumais. A vrai dire, la situation était inédite au-delà de tout recours et quoiqu'il en soit, en explorant les poches de "ma" veste, je ne trouvai trace ni de tabac ni de briquet. En revanche, j'y découvris deux passeports qu'en frissonnant de plus belle je m'interdis vigoureusement d'ouvrir.

Vous m'avez déjà demandé pourquoi j'avais détruit mes papiers d'identité. Je ne vous ai jamais dit que j'ignorais alors ce que je détruisais. Pas dit non plus qu'après les avoir cherchés comme dans un état second, et finalement dénichés dans une poche intérieure de la veste, les seuls documents que j'avais voulu examiner avant de songer à les détruire étaient des résultats d'examen sanguins pratiqués à Colmar. Rigoureusement anonymes — dépistage "anonyme et gratuit", comme aiment à le répéter, ici ou là, les journalistes et les ministres européens de la santé lorsqu'ils se retrouvent à Strasbourg ; anonyme, avait-on seulement dit au laboratoire de Colmar, à en juger par la facture jointe aux résultats — , ils me précisaient une clause biologique de mon existence qui semblait confirmer à quel point toute nouvelle recherche sur mon identité devenait désormais superflue, pour ne pas dire dérisoire. Vous avez voulu m'apprendre, docteur, malgré mes avis répétés, et malgré la famélique sérénité à laquelle je me sens aujourd'hui parvenir, qu'il n'était pas convenable de s'apprêter à mourir de sida en négligeant à ce point la question du

libellé sur la pierre tombale. En refusant d'accepter que la façon dont un être disparaît puisse faire partie de son histoire, telle qu'on la destine à ceux qui lui survivent. Et — pour reprendre votre vocabulaire — en faisant obstacle à "l'identification", à "visée épidémiologique", de mes différents "partenaires", comme vous dites aussi, susceptibles de transmettre le fameux rétrovirus.

Sur ce dernier point, puisqu'il vous revient, je crois que je vais pouvoir, cher docteur, vous satisfaire et vous inquiéter tout à la fois. Pendant que, divaguant dans le labyrinthe de mes réflexions, j'examinais sans plus les lire les documents du laboratoire, Lola s'était réveillée et s'était silencieusement glissée derrière moi. Je ne sursautai pas lorsqu'elle posa une main sur mon épaule, ou plutôt sur la veste qui la recouvrait, et l'autre sur ma cuisse nue. "Alors toi aussi !" , murmura-t-elle, et pendant qu'elle jetait la veste au pied du lit et m'attirait de nouveau vers elle, je me sentis glisser éperdument vers le sentiment de mon appartenance à une nouvelle famille, ouverte, accueillante...

C'est Lola, cher docteur, qui m'a indiqué en toute confiance votre nom et votre adresse, après m'avoir avoué dans un sourire que, depuis je ne sais plus quelle récente cérémonie européenne tenue au centre hospitalo-universitaire de Strasbourg, elle était devenue votre maîtresse du vendredi soir.

C'est donc avec beaucoup d'émotion, cher docteur, et même de compassion que je me pose maintenant une question à votre sujet : lorsque vous vous réveillerez demain matin, serez-vous ce médecin qui a rêvé qu'il était malade, ou bien ce malade en train de rêver qu'il est médecin ?

FRÉDÉRIC JÉSU

HISTOIRES BRÈVES
Sous l'influence de l'autre - 1990

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : frederic-jesu.net

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0271-2